

« Plaidoyer pour une approche comptable de la question écologique »

Extrait de la thèse de Clément Feger

Citation : Feger, C. 2016. «Nouvelles comptabilités au service des écosystèmes. Une recherche engagée auprès d'une entreprise du secteur de l'environnement». P.389-390. Doctorat en sciences de gestion, Paris : Agroparistech.

Epilogue : plaidoyer pour une approche comptable de la question écologique

Il n'y a plus d'extérieur et les enveloppes qui nous entourent sont minces et fragiles (Sloterdijk, 2005) : il faudra bien s'y résoudre. Les siècles qui viennent seront ceux de la redécouverte progressive de la finitude du monde, ceux où nous nous cognerons encore et encore à ses limites écologiques, et connaîtrons le prix de celles que nous avons déjà dépassées. Ceux où Gaïa saura reprendre sa place et nous interroger sur la nôtre avec indifférence et souvent avec violence (Latour, 2014 ; Stengers, 2009). Nous sommes sur Terre et pour le moment, il n'y a pas d'alternative. Il n'y a plus d'Ouest à conquérir, ni de frontières géographiques à repousser (Turner, 1935). Que nous reste-t-il alors ? Sur quel sol commencer à reconstruire, sur quels centres s'appuyer pour poursuivre le travail de recomposition ? Où projeter notre imagination ? Comment renouer des relations, trouver des manières de vivre ensemble inédites, humains et non-humains compris ? Comment entreprendre de rallonger, même s'il est déjà un peu tard, la liste des êtres dont nous tenons le compte, pour que le monde cesse « de se défaire » (Camus, 1958, p. 18-19) ? La croissance économique stagne, mais l'imaginaire qui l'entoure est persistant et il continue à nous imposer des rituels auxquels nous nous sommes trop habitués. Par où commencer pour reprendre les modes de vie, les principes, les croyances et les multitudes de pratiques calculatoires routinières sur lesquelles notre économie-monde a été inventée et avec elle, nos modes de vie démocratiques (Mitchell, 2013) ?

Notre démarche nous a ouvert un espace d'investigation et de réflexion permettant de renouer avec les dimensions organisationnelle, institutionnelle et politique de la comptabilité : celle-ci n'est pas juste un outil au service d'une mise en ordre du monde qui serait décidée sans elle, elle est au contraire une partie intégrante, constitutive, performative de cette mise en ordre. La comptabilité n'est pas un instrument neutre et froid, dont les potentialités seraient depuis longtemps circonscrites à la production et la reproduction des formes d'organisation actuelles et de notre modèle capitaliste, et qui ne pourrait que travailler dans les marges que ce dernier daignerait lui laisser. Elle est le produit de visions du monde, d'une certaine représentation des problèmes qu'une société, une civilisation se propose de mettre en son cœur, de mettre en ordre et de gérer collectivement.

Elle lie, elle organise, elle institue des relations de responsabilités réciproques et collectives dans des géométries variées, et ce par-delà et à travers les frontières des formes d'organisations diverses qui peuplent déjà les collectifs humains. Toute comptabilité repose sur des philosophies,

des ontologies, des formes de répartition du pouvoir et des « cosmologies comptables » (Kurasirikun et Constable, 2010) qui lui sont sous-jacentes et qui méritent d'être explicitées, discutées, contestées, révisées, pour augmenter notre réflexivité sur les conditions politiques de notre vivre ensemble. Autour de la pratique de la comptabilité, apparaissent des « rituels comptables » qui font partie de notre vie quotidienne. La présentation des comptes annuels au sein d'une grande entreprise au XXI^e siècle n'a rien à envier aux cérémonies dans les temples égyptiens où l'on comptait scrupuleusement les offrandes faites aux dieux pour garantir la persistance de l'ordre cosmique (Ezzamel, 2009 ; 2012).

Il n'y a alors *a priori* aucune limite à l'imagination et à l'invention de nouvelles comptabilités et « rituels comptables », du moment que l'on s'efforce de penser et d'explicitier *dans le même mouvement* les comptes que l'on propose d'établir, les soucis qui les suscitent, et les conceptions profondes des formes d'organisation de l'action, des institutions, des processus politiques et des conventions sur lesquels elles se fondent et par lesquels on envisage la prise en charge collective de ces soucis. Les formes conventionnelles de comptabilité qui nous entourent aujourd'hui et par lesquelles nous faisons société, auxquelles nous nous sommes habitués, sont mises à mal par les défis de la prise en compte des écosystèmes dans notre collectif et par la multitude d'êtres que nous avons oubliés sur les aires d'autoroute de la modernité.

Il nous faut donc apprendre à recomposer *de l'intérieur*, à rouvrir des espaces dans l'existant, à créer de nouveaux plis dans les enveloppes que nous formons collectivement et qui deviennent de plus en plus irrespirables. Voilà, au fond, ce à quoi cette thèse a cherché à contribuer : la comptabilité comme opportunité de réorganiser à travers les frontières actuelles, comme moyen d'instituer dans l'institué, comme voie pour recréer des nouveaux territoires et de nouvelles entités dotées d'*agency*, comme artisanat pour « terraformer » du dedans (Ghelfi, 2015). Compter, quantifier, mesurer, calculer, évaluer, représenter, rendre des comptes, en demander, informer, inlassablement, pour chercher des moyens de mettre de l'ordre en anticipation du chaos à venir. L'enjeu n'est pas de proposer des moyens pour clore à nouveau de manière définitive et trop rapide, en *imposant* de nouveaux ordres, de nouvelles hiérarchies, de nouvelles catégories, de nouvelles formes de calcul présentées comme indiscutables au nom de ces êtres de la nature que nous avons laissés pour compte jusqu'à nous mettre en péril. Au contraire, la comptabilité, si elle est prise au sérieux dans toutes ses dimensions, doit permettre d'ouvrir et d'organiser des espaces de discussion, de contestation, de révision, de négociation de l'ensemble des conventions sur lesquelles nous voulons redéfinir *ce qui compte* aujourd'hui et *ce avec quoi nous devons compter* dans les siècles à venir.